



Le port d'Oran.

Il invita les troupes et la population à ne pas s'opposer à l'entrée de son corps expéditionnaire et à se soumettre à l'autorité américaine.

Dans la soirée du 8, le Conseil des ministres, présidé par le chef de l'Etat, a décidé de rompre les relations diplomatiques avec les Etats-Unis.

Le général Weygand, appelé par le maréchal Pétain, est venu à Vichy. Il s'est entretenu avec le Maréchal, le président Laval et le gouverneur général Châtel, gouverneur de l'Algérie.

Au cours de cette journée, des avions américains avaient bombardé l'Amirauté et le port d'Alger. Mais d'autres troupes avaient encerclé la ville. Devant l'impossibilité de la défendre sans la vouer au massacre et à la destruction, l'amiral Darlan a déclaré Alger ville ouverte. Les troupes qui se trouvaient à l'intérieur y ont été consignées. Elles gardent leurs armes. Les autorités civiles françaises conservent leur poste. Dans Alger, les débarquements continuent, de même qu'à Oran.

A Casablanca, un mouvement de dissidence a été réprimé. Le général Béthouard, ancien président de la délégation française de la commission d'armistice du Maroc, qui en prit la tête, est arrêté. Le général Noguès est maître de la situation. Dans la journée du 8, il adressait au gouvernement le message suivant :

« 1° Le général Lasroux et le général La Houille, qui avaient été arrêtés par les dissidents, ont repris leur commandement. Le général Béthouard est arrêté ; 2° ai pris commandement en chef du théâtre d'opérations et ai proclamé état de siège ; 3° ennemi a réussi à débarquer éléments importants à Saffi, où combats ont lieu dans la ville, et quelques éléments sur la plage de Mchédya. Transports de troupes au large de ces deux points. Débarquements en cours à Bouznika, 40 kilomètres de Casablanca ; 4° des attaques aériennes et par mer ont été prononcées sur port Casablanca et ont été repoussées. Attaques aériennes sur terrains d'aviation Rabat et Salé. Quelques pertes ; 5° troupes bien en main, population calme. »

Dans la matinée du 9, vers 8 heures, des bombardiers légers lancèrent en piqué sur le port de Casablanca des bombes de 200 kilos. Puis un engagement naval eut lieu au large. La flotte adverse perdit plusieurs vedettes rapides et avisos. Notre cuirassé *Jean-Bart*

n'abandonna pas les opérations quoiqu'il fût touché plusieurs fois. Nos pertes furent sérieuses. Pendant que les flottes étaient aux prises, trois bataillons américains, soutenus par des chars, attaquèrent la ville. Des débarquements ont eu lieu par la suite à Mogador, Agadir et Fedhala.

A la suite de ces événements les troupes américaines en Algérie ont progressé vers la frontière tunisienne. L'amiral Esteve, résident général de France en Tunisie, a déclaré qu'il défendrait ce territoire contre toute agression, d'où qu'elle vienne. Le général Barré a lancé l'ordre suivant : « Notre devoir de soldat est

simple et net : exécuter l'ordre du Maréchal. » D'autre part le président Roosevelt a envoyé à l'amiral Esteve un message destiné au bey de Tunis par lequel il demande à ce souverain l'autorisation pour ses troupes de traverser la Tunisie.

Les communications maritimes sont interrompues entre l'Afrique du Nord et Marseille.

Le 10 novembre, le maréchal Pétain, chef de l'Etat, a pris, en l'absence de l'amiral Darlan, le commandement en chef des forces de terre, de mer et de l'air. Puis il a envoyé à l'amiral Darlan et aux généraux commandant en chef en Afrique du Nord le message suivant : « J'aurais donné l'ordre de se défendre contre l'agresseur. Je maintiens mon ordre. Signé : Philippe Pétain. »

LES DÉCISIONS DU 11 NOVEMBRE

Les événements qui se déroulent depuis dimanche en Afrique du Nord modifient les relations entre la France et l'Allemagne. Dans une lettre personnelle au maréchal Pétain et dans un message au peuple français, le chancelier Hitler a déclaré que, d'après ses informations, la prochaine offensive anglo-américaine aurait lieu contre le Midi de la France et contre la Corse.

Considérant que les forces françaises ne pourraient, à la longue, enrayer seules la pression de l'agresseur et qu'il en résulte un danger nouveau pour l'Allemagne et l'Italie, le Führer, responsable de la conduite de la guerre en Europe, a donné à ses troupes l'ordre de traverser la zone non occupée, de prendre position sur le littoral méditerranéen et d'occuper la Corse. Ces troupes ont la consigne d'importuner le moins possible la population. Le Führer a spécifié qu'elles n'agissent pas en ennemi des Français ; il s'est engagé à ce qu'elles reviennent, comme auparavant, en deçà de la ligne de démarcation dès que le danger en Méditerranée aura été conjuré.

Le chef de l'Etat et le gouvernement ont désormais toute liberté de mouvement sur l'étendue entière du territoire français. Le message et la lettre du Führer sont datés du 11 novembre.

Dans la matinée de ce même jour, le maréchal Pétain a reçu le général von Roodstedt, commandant des forces allemandes en France. Il lui a déclaré qu'il protestait solennellement contre les décisions qui supprimaient la base et les modalités des conventions d'armistice.



Le port de Casablanca.

L'HEURE DU DEVOIR

Au moment où j'écris ces lignes, la France est depuis quarante-huit heures victime d'une attaque délibérée de la part de l'Amérique. Des sous-marins coulés, le *Jean-Bart* gravement atteint, des morts nombreux, des villes et des villages algériens, c'est-à-dire français, bombardés et pris, tout le cortège sanglant de la guerre se déroule de nouveau sur notre sol algérien et sur celui du Maroc.

Que dire, que faire ?

Surtout ne pas se plaindre, ne pas même s'indigner, ne pas perdre en vaines démonstrations platoniques et morales une seule parcelle de notre force. Serrer les dents, prendre les armes et combattre. Pétain l'a ordonné ; nous ne pouvons supposer que, dans de telles circonstances, il se trouverait des Français pour désobéir à ces ordres de salut public et, s'il s'en trouve, si des égarés tentent une dissidence criminelle dans les territoires menacés d'envahissement, si des fous et des inconscients perdent le sens de la patrie jusqu'à s'efforcer de créer des troubles intérieurs, que tous ces perturbateurs soient châtiés avec la dernière sévérité !... Quant aux autres, ils accompliront la tâche qui leur sera confiée et la mèneront jusqu'au bout, c'est-à-dire aussi loin que l'accomplissement de son devoir peut entraîner un Français.

Cette attaque n'était pas imprévue. Depuis quelques semaines le point de vue politique aurait dû s'effacer devant le point de vue militaire. C'était plutôt de voir de vaines discussions intérieures mettre en danger les quelques forces de sauvegarde qui s'étaient constituées et sur lesquelles il nous faudra peut-être compter pour aider au maintien de l'ordre. Devant la magnitude des événements, toute discorde doit être bannie et chacun de nous, chaque groupement de forces, quel que soit son nom ou sa formule, doit se mettre délibérément au service de la patrie. Il n'y a plus de place pour des disputes stériles étalées sur le forum français quand l'ennemi cherche à s'emparer d'une importante partie de notre métropole et pénètre à l'accomplissement de notre empire.

Il importe avant tout que le Maréchal et M. Laval soient assurés qu'ils rencontrent auprès de toute la population française l'appui dont ils ont besoin pour mener à bien la prodigieuse tâche qui leur incombe du fait de la trahison d'une nation avec laquelle ils avaient refusé de rompre en dépit de toutes les provocations, espérant, contre tout espoir, que notre attitude d'acceptation et de conciliation nous permettrait d'être épargnés et de voir reconquis les droits que nous valait notre neutralité soigneusement maintenue.

Il n'en a rien été. Il ne pouvait rien résulter de cette attitude parce que le conflit en cours dépasse par ses enjeux formidables toutes les règles reconnues, tous les usages admis, toutes les ficelles diplomatiques ou politiques derrière lesquelles les hommes d'Etat étaient coutumiers de se retrancher pendant les heures graves. Le conflit actuel se souvient du droit international et du droit des gens uniquement pour les nier. Les deux parties en présence savent Pune et l'autre qu'à l'issue de cette guerre des règles nouvelles seront élaborées qui relègueront dans l'oubli celles auxquelles nous avons souvent, avec trop de confiance et d'imprudence, confié nos destinées.

Peut-être comprenons-nous maintenant l'importance de la lutte et combien il nous était devenu difficile de maintenir une neutralité profitable. Je ne veux pas seulement attirer l'attention sur le point de vue français de notre ravitaillement mis gravement en danger, surtout en ce qui concerne la zone non occupée, du fait de la cessation des relations maritimes entre l'Algérie et la France. Nos ports de vives étaient déjà réduits au minimum ; elles vont devenir inférieures aux besoins. C'est un fait suffisamment grave pour être tout de suite signalé, mais dont les conséquences s'effacent devant l'immensité de la tourmente dans laquelle est entraînée l'Europe. Comprendrons-nous enfin que deux civilisations s'affrontent, que deux manières de vivre inconciliables se

heurtenant, que les droits des masses à une existence meilleure sont menacés par les sursauts d'un capitalisme qui se refuse à se reconnaître vaincu et, ayant admis ces évidences, se trouvera-t-il encore parmi nous des êtres suffisamment dénués d'idéal, suffisamment fermés à toute noblesse de sentiments pour ne pas prendre parti, pour ne pas se rallier au monde de demain ?

Les premières réactions qu'il a été possible de constater sont en faveur d'un réveil de la valeur française, d'une résurrection de l'esprit de la race. Nous ne pouvions pas être tombés si bas que les insultes répétées, que les crimes commis contre nos personnes et nos biens ne finissent par nous émouvoir violemment. La rupture des relations avec l'Amérique, en permettant à Washington de saisir définitivement les avoirs français aux Etats-Unis, fera peut-être comprendre à ceux dont la fortune avait déserté qu'ils perdent leur temps en espérant un retour hypothétique des fonds qu'ils avaient cru sage et habile de soustraire aux lois de notre pays. Peut-être ces mêmes capitalistes réalisent-ils soudainement que leur seul espoir de sauver les biens qui leur restent consiste à travailler, à faire fructifier les éléments de leur fortune en les mettant au service de l'Europe. La relève ne s'adresse plus seulement aux spécialistes des machines. Elle est désormais du devoir de chaque Français, quel que soit son rang social. C'est une question de vie ou de mort.

Pendant que nos soldats, nos marins et nos aviateurs vont se battre contre un ennemi qu'ils n'ont pas provoqué, il est urgent que l'arrière du pays s'organise de telle manière que sa conduite soit un encouragement aux hommes de l'avant. Il faut, monsieur le président Laval, que vous fassiez cesser le marché noir. C'est la première condition de la paix sociale, dont nous avons plus besoin que jamais, et vous trouverez dans certaines organisations des hommes intègres et dévoués qui n'hésiteront pas à secourir énergiquement vos services le jour où vous leur permettrez d'employer leurs énergies. Le marché noir, dont on a pu dire que c'était notre organisation la mieux réussie depuis l'armistice, doit cesser. S'il faut fusiller, faites-le ; s'il faut passer les menottes à des gens haut placés et bien en cour, faites-le ; s'il faut convenir que l'annoncelement de décrets et de règlements sur les prix et les taxations est, en grande partie, nuisible parce que stupide, convenez-en ; mais donnez le grand coup de balai que le peuple attend de vous. Il est assez malheureux, ce peuple, assez bouleversé par la guerre qui se rapproche de lui à son corps défendant pour que vous lui accordiez la satisfaction de voir, en France comme en Allemagne, une égalité de traitement régner entre tous nos compatriotes. Donnez-lui un commencement d'équité et il vous remerciera de vos efforts en sa faveur par une plus digne et plus sincère acceptation des sacrifices qui vont lui être encore, une fois de plus, demandés.

Nous avons besoin de l'adhésion des masses pour mener à bien notre défense et contribuer à la victoire finale, et je crois que la première chose qu'il importe de faire entrer dans l'esprit des foules c'est que la défense de l'Algérie est avant tout une affaire française. Nous nous sommes battus pour des intérêts qui n'étaient pas les nôtres et nous avons subi un préjudice infini pour avoir accepté des ordres de l'étranger, pour avoir épousé ses querelles, pour avoir essayé vainement de retarder l'avènement des nouvelles conditions sociales. Aujourd'hui, il n'en va plus de même. L'attaque de l'Algérie et du Maroc suscite une défense spécifiquement française. Il s'agit de nos terres, de nos biens, et non plus des intérêts anglo-américains prétendument menacés par l'Axe. Il s'agit de la vie quotidienne de demain pour chacun de nos concitoyens. Si notre réaction n'était pas celle dont est capable un peuple indigné, un peuple révolté, un peuple qui reconnaît à nouveau la valeur du mot Devoir, il ne nous resterait plus qu'à accepter l'esclavage des internationaux

israélites et à livrer les existences de quarante millions de Français à l'exploitation d'une petite bande de profiteurs composée de quelques milliers d'individus.

Mais si nous démontrons que notre bonne volonté existe et produit ses effets, que seuls nous font défaut les moyens matériels, alors nous pourrions nous tourner vers le Reich et lui demander une aide efficace. Nous ne serons plus des solliciteurs, mais des associés, et l'entente ou l'union indispensable entre la France et l'Allemagne, si nous voulons éviter des massacres futurs, pourra se cimenter sur les champs de bataille communs, pour un but commun, pour un idéal commun.

C'est ainsi que l'imprévu étant, même dans les circonstances les plus graves, une des manifestations les plus inévitables de la vie des hommes et des peuples, de l'attaque que nous subissons peut naître rapidement un nouveau national français, que nous eussions peut-être attendu des années.

En attendant, je me permets de faire miennes les demandes patriotiques formulées hier lundi 9 novembre à la salle Wagram par Doriot et qui se résument ainsi : formation d'une légion impériale (laquelle semble être entrée déjà dans la voie de la réalisation), adhésion de la France au pacte antikomintern, alliance pure et simple avec l'Europe, c'est-à-dire établissement entre l'Allemagne et nous d'un statut net, franc, lourd de charges réciproques, mais allégé du poids de l'incertitude.

Nous pourrions une fois cette union réalisée relever la tête et nous ne serions plus exposés à voir notre gouvernement en butte aux insultes et aux moqueries d'un M. Cordell Hull avouant cyniquement, à en croire les dépêches d'agence reproduites par tous nos quotidiens, que l'ambassade américaine de Vichy n'était, ainsi que nous l'avons toujours écrit d'ailleurs, qu'un centre d'espionnage et de propagande antifrancophone installé en plein cœur du pays et tournant en dérision l'accueil qu'elle avait reçu.

JACQUES DE LESDAIN.

LES ÉVÉNEMENTS ET LES HOMMES

ÉLECTIONS AUX ÉTATS-UNIS

Le 3 novembre, les Etats-Unis ont élu 435 députés, 32 sénateurs et plusieurs gouverneurs d'Etat. La propagande électorale du parti républicain était orientée contre la façon dont le parti démocrate conduisit la guerre. Aussi attendait-on avec curiosité, non seulement aux Etats-Unis mais encore à l'étranger, le résultat du scrutin. 17 nouveaux gouverneurs sont républicains et 15 sont démocrates. La nomination du gouverneur de l'Etat de New York retenait surtout l'attention. Ce poste est généralement considéré pour son titulaire comme une étape vers la présidence des Etats-Unis. C'est un républicain, M. Dewey, qui l'a obtenu avec une majorité de 578.436 voix sur son concurrent démocrate Bonnet. Rappelons qu'en 1938 Dewey échoua devant le démocrate Lehmann avec un déficit de 70.000 voix seulement sur 4 millions de votants. Les juifs de New York colportaient ce slogan contre lui : « Un vote pour Dewey est un vote pour Hitler, un vote pour Lehmann est un soufflet à Hitler. » C'était exagérer l'importance de l'événement. Malgré cet échec, le parti républicain, précédemment affaibli, reprenait une vigueur que les nouvelles élections viennent d'accroître sensiblement. Il compte maintenant 208 membres à la Chambre des représentants au lieu de 166, et gagne au Sénat 9 sièges. Les démocrates conservent à la Chambre 220 sièges sur 435 et au Sénat 57 sur 96. Notons que l'attitude des membres des deux partis à l'égard de M. Roosevelt n'est pas toujours absolument conforme à celle du parti auquel ils appartiennent. Certains démocrates prennent position contre la politique du président tandis que certains républicains lui sont favorables. Il ne semble donc pas que la régression de ce parti doive affecter sensiblement la politique du président Roosevelt.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS
VARIATIONS SUR L'EMPIRE

On parle beaucoup de l'empire depuis deux ans, et plus encore depuis une semaine. Pourtant il est des jours où il faut savoir se recueillir et se taire. Le silence sied au malheur et grandit les nations comme les hommes.

Cette réserve toute personnelle faite, voici, parmi les huit ou dix volumes qui ont paru sur ce thème depuis 1940, cinq livres d'inspiration et de tonalité différentes qui méritent mieux qu'une simple citation.

MONSIEUR JEAN AJALBERT, toujours jeune au seuil de la quatre-vingtième année, intitule son ouvrage *Ces phénomènes, artisans de l'Empire*, et lui-même, aux alentours de la quarantième page, s'étant qualifié ainsi on ne saurait le taxer d'irrespect. Par contre, quelle abondance ! que de digressions ! que d'à-côté ! Aussi, arrivé au bas de la page 509 qui clôt le volume, M. Jean Ajalbert a sans doute été pris, je ne dirai pas d'un remords, mais d'une vague inquiétude, et, en manière de repentir, il a transcrit, en tête de *Ces phénomènes...*, la phrase célèbre de Montaigne : « Qui ne veoid que j'ay prins une route par laquelle, sans cesse et sans travail, j'iray autant qu'il y aura d'encre et de papier au monde... Et plus loin : « Les noms de mes chapitres n'en embrassent pas toujours la matière, souvent ils la dénotent seulement par quelque marque. J'aime l'allure poétique, à sauts et à gambades... » On ne saurait mieux se définir.

En bref, il est fort peu question de l'empire dans ce volumineux in-12, mais beaucoup de M. Ajalbert. L'auteur de tant d'articles — huit mille, précise-t-il sur les feuillets de garde — adore se raconter et il le fait toujours avec abondance et un peu de désordre. De ses *Notes sur Berlin aux Mystères de l'Académie Goncourt* en passant par *l'Auvergne*, il n'a cessé de se mettre en scène. Ainsi, pour notre agrément, fit Léon Daudet, dont les Mémoires et les souvenirs demeureront comme ceux de Saint-Simon. Mais Léon Daudet, malgré sa fougue si libre, demeure un classique. M. Jean Ajalbert, lui, est un impérialiste romantique du journalisme et n'arrête pas de faire flamboyer son panache.

Sous couleur de nous conter — et il le fait souvent avec verve — son voyage en Indochine aux environs de 1900, il nous parle de sa famille, de la noblesse républicaine, de l'affaire Dreyfus, du *Journal*, de l'alliance russe, des milieux littéraires de l'époque et, tout de même aussi, de la bohème coloniale et de nombre de phénomènes qui méritent infiniment mieux que le mépris et l'oubli qui furent leur lot. Il chante l'Indochine de l'époque, maintenant fabuleuse, de Paul Doumer et de ses successeurs immédiats. Il donne de Saïgon, d'Hanoï et surtout du Mékong et du Laos des croquis colorés, vivants, expressifs, mais tout cela coupé de digressions et de parenthèses, dans un style riche d'interjections, de phrases invertébrées et d'anacoluthes qui dépassent ce qu'Alphonse Daudet appelle, à propos de *Tartarin*, « la littérature debout ».

Au vrai, on songe à un repas de garçons ; chacun parle fort, interroge, interpelle, commence une anecdote que coupent les hors-d'œuvre et qu'il n'achèvera qu'au dessert ; les vins se succèdent, les plaisanteries s'accroissent, se consentent, deviennent énormes ; on crie sans écouter son voisin, on rit sans savoir pourquoi, on met les coudes sur la table, on brûle la nappe sans prendre garde, d'un cigare négligent, dans la débandade des petits verres, et, sur le coup de 5 heures de l'après-midi, on se retrouve sur le trottoir la tête un peu perdue, un peu cassée, avec une pointe de migraine. Ce fut d'abord charmant et puis ce fut moins... comme disait l'autre.

MONSIEUR ROLAND DORGELES, romantique lui aussi et cœur ardent, pratique par contre de strictes disciplines littéraires. Il vient de nous donner un livre, *Sous la casque blanc*, fort, vigoureux et plein, comme il sait les

ordonner et les écrire. Le sujet — une dizaine d'épisodes de la conquête coloniale — peut paraître de prime abord un peu sévère, un peu école du soir. Il appartient au type des faux bons sujets, de ces thèmes dangereux où l'on se casse les reins à coup sûr en visant au sublime et en n'atteignant que le convenu ou l'emphase. Mais M. Roland Dorgelés a su éviter — magistralement — ce naufrage.

C'est qu'il excelle à faire vivant. Du journalisme, où il se forma avant 1914, il a gardé la rapidité, l'alerte, l'art de choisir des faits et des images qui portent. Il voit juste et il trouve toujours le mot pittoresque, coloré, émouvant qui convient. C'est dire qu'à ce métier donné par la pratique du reportage il joint une vaste et multiple culture. Mais il ne la montre pas, ne l'étale pas pédantesquement comme tel ou tel amuseur contemporain. Elle est sous-jacente et anime tout. Il relève d'une large tradition qui va du Furetière du *Roman bourgeois* et du Scarron du *Roman comique* à Lesage, Saint-Simon, Balzac, Flaubert et Zola.

Il sait aussi l'art de graduer ses effets et de progresser dans le pathétique ou le grand. Des neuf récits qui composent son livre, à la fois réaliste et épique, aucun n'est indifférent ; mais une progression très nette se marque de page en page. Echelonnés de 1850 à 1900, ces épisodes sont chacun caractéristiques d'un moment de la conquête africaine. Cela débute par le duel Brazza-Stanley et s'achève sur la débâcle de Samory, déclenchée par le commandant Lartigue et le capitaine Gouraud. Dans l'entre-deux s'évoquent : trois Noëls de Gallieni, la conquête du Fouta-Djallon, l'héroïque randonnée de Binger, la conquête du Dahomey sur le roi Requim, la tragique aventure du lieutenant de vaisseau Boiteux devant Tombouctou et la révélation de Joffre, Marchand sur le Nil, l'histoire de la triple mission, dont celle d'Emile Gentil, qui nous donna le Tchad et nous coûta Lamy, mort en plein triomphe... Mais cela, ce sont des canevas, des titres de chapitres. M. Roland Dorgelés les remplit d'une vie ardente, terrible et réelle. Auprès de figures légendaires, il a ressuscité d'obscurs collaborateurs, des comparses héroïques, mis en valeur des épisodes oubliés, fait présents la forêt mauvaise, la savane, le marécage, le désert, les bêtes et le climat hostiles, donné l'hallucination de la fièvre, de la faim, de la soif, peint en couleurs éclatantes — comme un Veronèse ou un Tintoret — ces courtes et précises de routelets ou d'aventuriers du noir continent, coupé le tout enfin d'un dialogue vif, incisif, exact — car tout là-dedans est rigoureusement vrai, tout a été puisé à la source, pris dans les carnets intimes, relevé dans les relations officielles, mais avec un art magique, une puissance d'évocation tels qu'on a l'impression de lire le plus beau des romans.

Dès le début chaque récit nous jette en pleine action par l'emploi de ce passé défini, alterné d'imparfaits, dont les grands réalistes, de Flaubert à Alphonse Daudet, en passant par les Goncourt et Zola, ont joué supérieurement. Et le ton se soutient, se hausse même. Il est infiniment rare — à deux ou trois exceptions près — que le conteur sommeille et qu'on sente la documentation à côté de la page toute chaude et toute vibrante. Il y a cependant des sommets : Ville interdite — le drame de Tombouctou — d'abord, et Marchand à Fachoda, ensuite, traités avec une maîtrise et un tact vraiment incomparables.

Qu'écrire de plus ? Ceci sans doute : que M. Roland Dorgelés, qui est peut-être le mieux doué de nos romanciers, aime trop à écrire des livres cursifs, brillants et vrais, mais qui ne sont plus des romans ; qu'il méconnaît un peu sa vocation ; que nous souhaiterions lui voir reprendre la veine de *Saint-Magloire* et de *Le Réveil des morts* ; qu'il est enfin celui qu'appelle Fernand Vandereem et que nous attendons depuis vingt ans, habile à prendre notre époque à plain corps et à la rendre avec ses tares, ses grandeurs, son tumulte, comme le fit Balzac entre 1830 et 1850. Mais ce vœu ou ce regret,

comme il vous plaira, exigerait de longs développements. Nous reviendrons un jour là-dessus plus à loisir.

MONSIEUR EMMANUEL BOURCIER, qui vient de nous donner *les Conquêteurs de notre empire*, est lui aussi un journaliste. Peut-être même l'est-il trop ou du moins l'est-il trop resté en écrivant son livre. Expliquons-nous.

M. Emmanuel Bourcier, qui se battait en 1900 à Tien-Tsin contre les Boxers, a eu une vie aventureuse et magnifique. Reporter de grands quotidiens, il a parcouru le monde deux ou trois fois, pris part comme correspondant de guerre à cinq ou six grands conflits — Balkans, Turquie, Ethiopie, Espagne, etc. — vu beaucoup et beaucoup retenu. Il nous offre aujourd'hui une suite de brefs récits sur les grands colonaux si longtemps méconnus. Et il a eu une idée — une idée de journaliste — aller interviewer les survivants de ces époques révolues. Il n'en reste pas beaucoup ; mais il y en a, sinon les plus grands en général, du moins les collaborateurs qui ont participé à leur œuvre et qui l'ont vécue.

L'idée était séduisante, mais elle ne pouvait aller bien loin. Tout a été dit, tout a été imprimé sur ces vastes explorations et ces conquêtes. Que pouvait-on bien glaner ? Une anecdote ? Une précision de détail ? Peu de chose en vérité. Et puis, une interview est rarement sensationnelle — sauf celles qu'on invente, et il y eut jadis — je ne dis pas aujourd'hui — des journalistes passés maîtres dans l'art de faire dire aux gens ce qu'ils n'auraient jamais voulu dire. L'interviewé, en général, se méfie et ne lâche que des choses vagues et sans danger. S'il est trop âgé — et c'est surtout le cas de ceux qu'a visités M. Emmanuel Bourcier — la mémoire, devenue paresseuse, schématise, résume et, du beau rêve qui hante encore le souvenir, aux lèvres laisse l'essentiel, pour ne plus livrer à l'auditeur que l'ombre d'une ombre...

M. Bourcier n'a donc eu que peu de mérite à écrire son petit livre, bref mais attachant, tout en demeurant néanmoins un peu victime de son métier de journaliste qui l'a ici, malgré qu'il en ait, limité.

C'est d'une tout autre vie de l'esprit qu'est parti M. Michel Guy dans *Bâtisseurs d'empire*. Il a voulu écrire et il a réalisé, dans une collection documentaire de l'éditeur J. de Gigord, une manière de manuel court et précis sur un certain nombre de sujets coloniaux. Son ouvrage, qui traite du Sénégal et du Soudan, du Congo, du Maroc et du Sahara, contient une suite de monographies sur de grands explorateurs et conquérants de cette époque, de René Caillé à Binger, de Brazza à Mangin, de Lyautey à Bournazel. Deux brefs chapitres rendent un juste hommage à l'armée coloniale et aux missionnaires. Le tout s'agrément de portraits, de photographies et de cartes qui permettent de suivre les étapes de cette épopée.

Et voici enfin, pour ceux qui aiment les belles éditions, deux grands albums intitulés : *les Coloniaux français illustres*. Le texte, de M. Marcel Souzy, résume avec clarté les époques de cette conquête et les exploits de ses artisans. Mais ici c'est l'illustration qui domine et qui règne, André Galland, bien connu des lecteurs de ce journal, a réalisé quarante-huit grandes planches en couleurs en pleine page et des centaines de croquis et de dessins qui habillent splendidement avec verve, esprit et vérité cette histoire coloniale destinée aux jeunes, mais qui séduira les grands. Une mise en pages adroite, qui évoque l'art romantique des livres édités de 1830 à 1850, fait de l'ouvrage un enchantement. — P.-E. C.

Ces phénomènes, artisans de l'Empire, par Jean Ajalbert, un vol., 65 fr., Edouard Aubanel, éd. — *Sous la casque blanc*, par Roland Dorgelés, un vol., 25 fr., 40, Les Éditions de France, éd. — *Les Conquêteurs de notre empire*, par Emmanuel Bourcier, un vol., 10 fr., Éditions Paudouin, éd. — *Bâtisseurs d'empire*, par Michel Guy, 9 fr., 70, J. de Gigord, éd. — *Les Coloniaux français illustres*, par M. Souzy, illustrations d'André Galland, deux albums in-4°, 750 fr., Arnaud, éd.

LES 98 ANS DU DERNIER CUIRASSIER DE REICHSHOFFEN

Le dernier cuirassier de Reichshoffen ? A maintes reprises depuis vingt ans de brèves chroniques ont été consacrées à de vieux braves qui venaient d'achever obscurément leur existence, et l'on affirmait pour chacun d'eux qu'il s'agissait de l'ultime survivant de l'indécise et mémorable charge des 8^e et 9^e régiments de cuirassiers français au cours de la bataille qui se déroula en Alsace le 6 août 1870, tentative héroïque, mais hélas ! vaine et dont les grands chefs allemands mêmes admirèrent l'élan impétueux et la fougue désespérée.

Cette fois, celui qu'un heureux hasard nous révèle, M. Anthelme Lebrun, âgé de quatre-vingt-dix-huit ans, est vivant et en bonne santé morale et physique ; son droit au titre de cuirassier de Reichshoffen est incontestable, puisque, pour le récompenser, un peu tardivement, de sa participation à une glorieuse action, l'Etat français vient enfin de le faire chevalier de la Légion d'honneur. Le 27 septembre dernier, en effet, au cours d'une cérémonie intime on a épinglé sur sa poitrine la Croix au ruban rouge, à côté de la Médaille militaire qui avait été décernée au vaillant cavalier à son retour de captivité... en 1871.

M. Anthelme Lebrun habite avec sa femme et sa fille, M^{me} Simonet, à Saint-Romain-des-Bois, en Saône-et-Loire. C'est là que nous sommes allés le visiter, dans le coquet village baigné par la Saône et qui se profile sur l'immenso horizon de la campagne mâconnaise.

M^{me} Simonet, aimable bourgeoise gracieusement coiffée de cheveux gris, nous reçoit.

— Je vous prévient que mon père est très sourd, nous confie-t-elle. C'est sa plus grave infirmité, avec, depuis une année, une gêne pour marcher, car il souffre de douleurs dans les chevilles... Je vais lui annoncer votre venue.

Bientôt M. Anthelme Lebrun se présente. C'est un colosse un peu voûté dont la charpente impressionne. Le visage est énergique ; les yeux, clairs ; la bouche, arquée par les ans, reste expressive. Toute la physiologie conserve une plaisante mobilité. Certes, il faut parler très fort pour se faire entendre du vieillard, mais alors la répartie jaillit vite et dans le

regard une flamme reflète nettement le sentiment ou l'impression du moment. Je félicite l'ancien cuirassier pour sa belle santé.

— Eh ! oui, mais ce sont mes jambes qui me trassent... Autrement ça va !... J'ai tout le temps fait, me dit-il en riant. Je n'ai plus assez de pain... et je n'ai jamais tant aimé le vin que depuis que j'en suis privé. Je donnerais bien vingt sous par verre pour boire de temps en temps un bon coup !

Incidemment M^{me} Simonet me raconte qu'au cours de l'hiver dernier, c'est son père qui a scié les grosses bûches nécessaires au chauffage de la maison.

— Cette année, ajoute-t-elle, il n'a pu scier que du petit bois à cause de ses jambes endolories.

Le vieillard s'étant déjà familiarisé avec moi, je lui demande quelques souvenirs de la charge épique. Pour lui, ce qui importe à ce sujet, ce sont les circonstances qui l'immobilisèrent trop tôt dans le village avant la fin de l'action. Lorsqu'il les évoque, sa main droite, puissante, nerveuse, aux veines gonflées, se crispe comme pour serrer encore la poignée du sabre qu'il tenait en forçant dans la mêlée.

— Bon sang de bon sang ! me dit-il, l'œil ardent. En arrivant dans le village, mon cheval,



M. Anthelme Lebrun, le dernier cuirassier de Reichshoffen.

blessé à la fesse gauche, perdait son sang et fléchissait. J'avais moi-même reçu un éclat d'obus dans la jambe gauche. J'ai alors crié à mon lieutenant, qui n'était pas loin de moi, penché sur le col de sa bête : « J'ai la jambe cassée, mais je vais essayer de prendre un autre cheval. » Il n'en manquait pas qui avaient chargé seuls, leur cavalier, blessé ou tué, ayant été désarçonné. Mon lieutenant ne me répondit pas ! Cela m'a fâché, car d'habitude il était gentil avec nous. Bien vite j'ai compris pourquoi il était resté muet : il était mort !... En passant la jambe droite par-dessus le harnachement, j'ai réussi à mettre pied à terre. Je constatai alors que je n'avais pas la jambe cassée et je réussis à prendre un cheval par la bride. Mais le sacré carreau, effrayé par le crépitements des coups de fusil et les éclatements des obus, tourna sur place au milieu du désordre, alors que j'étais gêné par ma blessure. Un camarade me prêta la main et, comme j'avais réussi à me remettre en selle, me cria quelques mots dans le tumulte. Je compris seulement : « charrette ». Tiens, pensai-je, il n'est pas gentil ; il se moque de moi ; il m'appelle charrette parce que je n'ai pas réussi à monter seul à cheval ! C'était pas ça. Il voulait dire qu'un peu plus loin, dans le village, il y avait une redoutable barrière faite avec des charrettes et farouchement défendue. C'est là qu'ansitôt après j'ai reçu ma seconde blessure : une balle qui me donna un choc terrible, comme un coup de barre de fer sur le côté droit de la tête, et m'emporta le bout de l'oreille... A la nuit tombante les Allemands m'ont ramassé et transporté jusqu'à l'ambulance installée dans l'école de Werth. Là j'ai annoncé au major allemand que j'avais une balle dans la tête. « Si c'était vrai, tu serais mort », me répondit-il. Ça m'a rassuré... Mais ensuite j'ai failli être tué d'une étrange façon après le combat. Une fois pansé, j'avais voulu retrouver Chevalier, mon meilleur camarade, Chevalier, que j'avais vu tomber blessé. Je le découvris dans l'église, qui était pleine d'écloués. Voilà-t-il pas qu'à ce moment un fantassin français qui défilait tenta d'abattre d'un coup de revolver le major allemand qui se penchait sur lui. Dame, en voyant ce les soldats allemands s'agrippèrent et firent mine de massacrer les Français qui se trouvaient là. Heureusement leurs officiers réussirent à les apaiser.

Plus tard j'ai été soigné chez un boucher de Werth. Ah ! je me souviens qu'il avait une bien jolie fille, précise avec bonne humeur M. Anthelme Lebrun... Après j'ai été emmené en captivité à Thorn, en Pologne. Nous n'étions pas malheureux. Les colis que nous recevions, nous les mettions en commun. On s'entendait bien. En juillet 1871, je suis revenu en France.

Après de cet ancien se renouvelait pour moi l'émotion qu'on éprouve toujours à écouter de la bouche d'un témoin un récit qui établit la liaison directe avec des événements lointains. Tandis que l'évocation se poursuivait M^{me} Simonet était allée chercher le livret militaire d'An-

thelme Lebrun et le certificat de son congé de réforme.

J'ai lu sur le livret : *Anthelme Lebrun, né le 4 novembre 1844, à Belley-Corron (Ain), a été incorporé au 8^e régiment de cuirassiers le 11 février 1868, et en remplacement. Le signalement de la recrue indique : taille, 1 m. 82 ; nez, gros ; bouche, grande ; menton à fossette ; cicatrices au front. Puis, sur une autre page : En France, armée du Rhin, 1870, le 21 juillet. Blessé et fait prisonnier de guerre, le 6 août 1870, à la bataille de Werth. Revenu en France le 11 juillet 1871. Réformé. Médaille militaire. Le certificat de congé de réforme porte en principal que Lebrun Anthelme, brigadier, natif de Belley-Corron, âgé de 26 ans, est atteint d'un coup de feu à l'oreille droite et d'éclat d'obus à la jambe gauche. A Moulins, le 1^{er} août 1871.*

De retour en France, après sa captivité, l'ancien cuirassier vécut environ quatre années à Belley-Corron, où il travaillait comme manoeuvrier chez un avocat : M^r Tendret. Puis il fut nommé garde de navigation à Saint-Rambert-l'Isle-Barbe, aux écluses de la Saône, à quelques kilomètres de Lyon. En 1919, à 75 ans, il prenait sa retraite et venait vivre à Saint-Romain-des-Bois, qui est le pays de sa femme. Sa compagne, menue mais alerte, est âgée de quatre-vingt-trois ans.

— Voilà soixante-deux ans que nous sommes mariés, me dit le vieillard.

— Non, soixante-quatre, rectifie sa femme.

— Ah ! comme le temps passe ! s'exclame alors le quasi-centenaire.

La vie entière d'Anthelme Lebrun est un modèle de vertu, d'honneur et de devoir. Avec moi le héros de Reichshoffen se plaît à se rappeler les péripéties de sa prime jeunesse campagnarde, chez ses parents, puis chez des maîtres pas toujours très tendres. Il compare les rudes conditions d'alors avec celles d'aujourd'hui et il s'en réjouit pour ses jeunes parents.

Son fils Jean, né à l'Isle-Barbe en 1881, grièvement blessé à la guerre en 1915 et décoré de la Médaille militaire, mourut peu après des suites de ses blessures.

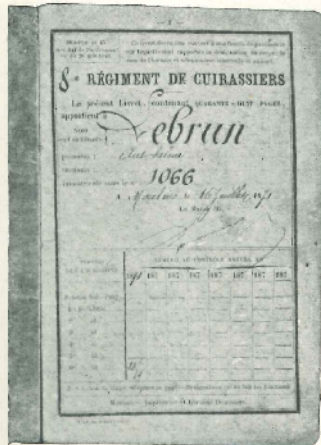
Le fils de ce dernier, Louis Lebrun, mobilisé en 1939, habite actuellement Lyon avec sa jeune femme et sa fille et sa fille-elle d'Anthelme Lebrun.

J'avais pris congé et j'étais déjà dans la rue du village lorsque M^{me} Simonet me rejoignit.

— Mon père me reproche amèrement de ne pas vous avoir invité à trinquer avec lui, me dit-elle. C'est qu'il n'a pas perdu l'habitude de savoir fermement ce qu'il veut. Je vous en prie, revenez à la maison, sans quoi il serait contrarié.

Une bouteille de derrière les fagots fut débouchée, une de celles qui lui ont été offertes à l'occasion de sa décoration. Avec des verres pleins d'un joli vin couleur d'ambre blond nous avons donc trinqué gaiement.

JUAN CLAIR-GUYOT.



La première page du livret militaire de M. Anthelme Lebrun.



M. Lebrun, avec ses petits-enfants, M. et M^{me} Louis Lebrun et leur fille.

Au premier plan, Alain Grand, arrière-petit-neveu du cuirassier. Photographier J. Clair-Guyot.

CE QUE FURENT EN NORMANDIE LA FÊTE DES MOISSONS ET LA FÊTE DES MÉTIERS

Vers un coin ignoré de la Normandie, Fauville-en-Caux, nous sommes partis un jour de soleil. Un cheval, une voiture — la voiture de M^{me} Bovary — nous attendaient à la gare la plus proche, et une heure après, au trot, nous arrivions en pleine campagne normande.

L'ancienne église désaffectée (x^e, xiii^e et xv^e siècles) est à l'entrée du village. Elle fut ravagée trois fois par des incendies. Près de l'abside un saule immense et magnifique pleure devant le délabrement de ce qui fut, humblement, la maison de Dieu. Il pleure, le grand saule, devant les verrières brisées par les bombardements, devant la petite église sans vitraux, sans fidèles et sans âme. Il pleure les morts dont les tombeaux sont eux-mêmes à jamais disparus. Mais une tradition renouvelle chaque année en cet endroit et dans un sanctuaire plus vaste la fête des Moissons ; en un décor de poésie agreste, au-dessus de l'autel, l'arc de faux domine la moisson fleurie, les cruches à lait sont pleines de gerbes, les fleurs de pommier descendent entre les cierges, et, dans une chapelle du transept, sous l'œil attendri du charpentier de Nazareth, l'écabli. Enfin, devant l'autel de la Vierge, une vieille charue fut amenée là par ses laboureurs.

Autour d'une croix de bois, O cruz, ave, l'échelle et les lances du Calvaire sont en orgie, le cadre est en avoine.

En 1942, les Normands de cette région décidèrent que la fête des Moissons

serait aussi la fête du Travail. Et tous, dans une émulation touchante, se mirent à rassembler en des cadres accrochés aux piliers de l'église les outils ou les produits de leurs différents métiers.

Le boulanger présenta petits pains et biscottes entre les onctueux croissants ; le cordonnier, semelles et talons de cuir sous une croix de petits clous et l'image de saint Crépin ; le couvreur mit le marteau-et-l'ardoise sous le coq du chaper ; le fermier entoura de pommes, de cruches et de mesures de grain une livre de beurre « garanti pur ».

Après la livre de beurre, l'exposition des livres saints aux belles enluminures : la Bible, le bréviaire et le missel.

On se souviendra du cadre de la modeste fait de rabans vieux rose et de fleurs de pommier, avec la coiffe normande aux ailes légères, un délicieux chapeau de paille de poupee et un autre en feutre.

Tout cela fut présenté naïvement, dans un effort égal, dans le simple anonymat des cadres sans signature apportés dans l'église.

Et ce fut la messe des paysans, que le pinceau de Brenet a fait revivre en ces pages et dans ses minutes les plus émouvantes, comme celles de l'offrande des produits du sol normand : montée vers l'autel des gerbes de blé qui seront les hosties, présent des grappes mûres apportées pour le vin du sacrifice. La semence temporelle devenant spirituelle par la consécration, tel fut l'esprit de



L'OFFRANDE ET LA BÉNÉDICTION DES BIENS DE LA TERRE